**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse
**Band:** 54 (1909)
**Heft:** 2

**Artikel:** La réorganisation de la cavalerie : simples conjectures
**Autor:** Diesbach
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-338923

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# La réorganisation de la cavalerie

*Simples conjectures*

---

L'organisation de la cavalerie va subir de profonds changements. On doit s'y attendre pour deux raisons principales.

Tout d'abord sa répartition actuelle n'aurait plus de sens puisque l'on va modifier le groupement de l'armée auquel elle correspond. Ensuite — et ce motif est suffisamment impérieux par lui-même, — c'est que cette répartition de la cavalerie n'est certainement pas heureuse.

Quelques-uns de ces inconvénients se font sentir déjà aux manœuvres et ne manqueraient pas de s'accuser plus encore aux campagne.

Loin de moi la pensée de faire de la critique! Bien au contraire, on doit reconnaître que l'organisation actuelle devait sembler la seule logique à l'époque de sa mise en vigueur. Elle constituait déjà un indéniable progrès sur l'état de choses antérieur et l'on a continuellement cherché dans la suite à combler les lacunes, à mesure qu'elles se révélaient. Mais les temps ont marché.

Je suis convaincu pour ma part, avec beaucoup d'autres, qu'en sabrant brutalement dans l'organisation actuelle de la cavalerie, on obtiendrait un rendement bien supérieur d'une arme dont l'esprit et le dressage sont le mérite indiscutable de ceux qui en ont eu successivement toute la responsabilité.

Ceci bien établi, je voudrais repasser en quelques pages les fructueuses leçons de l'expérience et ayant constaté les inconvénients du passé, terminer en m'imaginant la cavalerie de demain.

Ceux qui l'organiseront la feront sans doute un peu différente de ces conjectures et auront pour cela leurs raisons.

Mais je crois sincèrement que leur projet présentera une certaine analogie avec ce que je voudrais, car les défauts de l'organisation actuelle sont évidents, et ceux qui ont tout fait jus-

qu'ici pour les atténuer, saisiront avec bonheur l'occasion de les faire disparaître.

Mettons donc cette organisation sur la sellette en commençant par les dragons.

Ils forment, en principe, et suivant les cas, la cavalerie de corps ou la cavalerie indépendante. De toutes façons, on les destine à l'exploration générale et au combat. Répartis en quatre brigades renforcées de mitrailleurs à cheval, ils rentrent dans l'ordre de bataille de nos corps d'armée et dans nos manœuvres, se chargent effectivement de l'exploration la moins rapprochée et cherchent des occasions d'intervenir. Encore faut-il ajouter que cette exploration, vu la situation des partis, n'a jamais rappelé que vaguement celle des divisions de cavalerie indépendantes, et quant aux rencontres elles se jouent le plus souvent à chances égales, les effectifs en présence étant presque toujours les mêmes.

On ne saurait assez déplorer ces circonstances de manœuvres, qui tout en dissimulant l'impuissance comparative de nos brigades de dragons, les habituent à un genre d'activité dont les puissants effectifs des cavaleries étrangères n'autoriseraient pas un instant la mise en pratique.

Pousser tous les dragons loin devant le front et dès le début, c'est les obliger à en découdre avec le classique rideau des armées voisines. Or, étant donnée la disproportion plus que probable des forces, nos brigades, si même on les réunit, ne s'en tireraient pas à leur avantage.

Ne disposons-nous pas d'autres moyens de renseignement plus rapides, et s'il faut y suppléer sur tel ou tel point, quelques escadrons d'exploration ou de fortes patrouilles ne s'acquitteraient-ils pas de cette tâche, sans qu'il soit besoin pour autant d'exposer devant le front toute notre cavalerie dont le prix de revient est relativement formidable et le remplacement impossible?

Une seconde de réflexion sur la situation politique dans laquelle nous avons grande chance de nous trouver au début d'une campagne nous prouve qu'il nous faudra chercher à recueillir de toute autre façon que par l'exploration de la cavalerie, limitée au territoire national, les renseignements qui devront motiver la concentration de notre armée sur tel ou tel point du pays. A ce moment rien ne justifierait la présence de

la cavalerie sur l'extrême frontière, quand bien même la topographie du front le plus menacé semblerait la conseiller. Bien plus, la concentration dûment constatée d'une ou plusieurs armées étrangères dans des régions qui constitueraient, à notre point de vue, des bases d'invasion, nécessiterait tout au plus l'envoi de patrouilles ou d'escadrons d'exploration, si encore le quartier général a des renseignements précis à leur demander et quelques chances de les obtenir. Pour détacher ces organes, il est inutile que la cavalerie tienne l'encolure de ses chevaux par dessus la frontière. Avec notre réseau de voies ferrées, les distances d'un point quelconque à un autre du pays sont pour ainsi dire insignifiantes.

Je pense, du reste, que l'idée du haut commandement sera assez nette et résolue, pour que le flot de renseignements plus ou moins importants, plus ou moins concordants, qui le submergera n'ait à cet instant aucune influence sur sa décision. Nous voulons croire qu'il la poursuivra jusqu'au bout, en ne tenant compte des intentions de son adversaire que pour autant qu'elles contrecarreraient directement les siennes.

De plus, je pense que les grandes masses de cavalerie des armées étrangères, corps ou divisions, sont élevées surtout dans l'idée qu'elles trouveront en premier lieu la cavalerie de l'ennemi. J'ai le sentiment, si on voulait les désorienter, qu'on devrait leur offrir quelque chose de moins inutile pour nous, et de plus sérieux pour elles, qu'une rencontre de ce genre. Ne vaudrait-il pas mieux que nos dragons sachent attendre leur heure, et ne se sacrifient pas sans profit à l'accomplissement d'un programme tout schématique ? La rencontre ne serait plus ainsi le fait d'un pur et inutile hasard. Un besoin précis en ferait naître l'occasion ; une volonté supérieure la déciderait.

Le principe qui envoie en tous cas et toujours, au début des opérations, la cavalerie de combat devant le front me paraît suranné. Et pour ce qui touche l'exploration, je crois que nous ne gagnerions rien à la baser sur les brigades réunies et poussées en avant. Cette mesure qui permettrait en théorie de l'étendre beaucoup plus loin, serait bien précaire en réalité. Les cavaleries devant le front s'attirent comme des aimants, et la similitude de leur tâche les amenant le plus souvent dans les mêmes régions, facilite encore cette tendance. Leur ren-

contre est inévitable et ses conséquences pleines d'imprévu. Que deviendrait, je vous le demande, l'exploration de la cavalerie bousculée et les porteurs de rapports, qui comptaient la trouver à mi-chemin de leur armée, auront-ils toujours la force, la possibilité et l'énergie de se charger eux-mêmes, jusqu'au bout, d'une mission qui n'était pas dans leur programme?

Pour moi, je demeure persuadé qu'une exploration au moyen de patrouilles, et parfois par des escadrons détachés avec mission spéciale, exploration basée directement sur l'armée et limitée en conséquence, est la plus sûre manière de compléter les renseignements dont peut avoir besoin le haut commandement au début d'une campagne. Quelques patrouilles hardies et bien menées se faufileront toujours à travers le plus épais rideau de cavalerie. Leur nombre peut compenser d'ailleurs les mauvaises chances, et si l'exploration perdra forcément en étendue, elle offrira par contre de très sérieuses garanties de succès au prix de sacrifices relativement minimes.

On dira peut-être que je ravale la cavalerie au rang d'une réserve; que ce rôle jure singulièrement avec l'esprit d'offensive et le perçant qu'on cherche à lui inculquer toujours. Je ne suis pas de cet avis. La cavalerie a mieux à faire qu'à battre l'estrade.

Plutôt que de gaspiller cet esprit d'offensive et ce perçant dans une mobilité sans but, voisine de l'agitation, qu'elle les pousse à l'extrême quand on lui demandera de se charger d'un coup d'audace, dicté par la situation.

Je m'empresse d'ajouter que notre règlement comme celui des cavaleries étrangères en décide tout autrement. Il vaut la peine de rappeler ici comment il définit le rôle de nos brigades :

1° Explorer en grand et pousser des reconnaissances de vive force ;

2° *S'opposer aux reconnaissances de l'ennemi* ;

3° S'emparer ou garder des points et des secteurs ayant une importance stratégique ou tactique;

4° *Entraver la marche en avant ou le déploiement des forces de l'ennemi ;*

5° Assurer les flancs de l'armée, ou d'une partie de l'armée;

inquiéter les flancs de l'ennemi, coopérer à l'attaque générale ;

6° Poursuivre l'ennemi ou couvrir la retraite.

Je doute pour ma part que ce programme et tout particulièrement ses chiffres 2° et 4°, soit jamais réalisable. Il faudrait supposer une infériorité notoire de la cavalerie ennemie. Elle seule pourrait à mon sens en justifier l'application. La tenter par exemple vis-à-vis des quarante-six brigades dont dispose l'armée allemande serait, pour ne pas dire plus, une coupable présomption de notre part.

Il existe d'ailleurs d'autres motifs encore pour n'envoyer devant le front la cavalerie indépendante qu'en cas de réelle utilité. Elle est l'arme de jour par excellence. L'obscurité la rend gauche et peu mobile ; les mauvaises nuits l'éprouvent, si même on ne lui demande aucun effort. Plus que toute autre, elle a besoin du repos nocturne, et ce repos, dans la meilleure saison, ne va pas sans un certain confort, dont l'infanterie peut à la rigueur se passer. En un mot, les privations ont plus tôt raison d'elle que les grandes fatigues. Règle générale, il lui faut des cantonnements, et la mise sous toit de sa masse de chevaux exige une dislocation si étendue que la sécurité en est presque toujours compromise. Son stationnement en face de l'ennemi est un cercle vicieux. Si elle voulait prendre les mesures de sûreté qu'exige son rayon, elle s'imposerait un surcroît de fatigues tel qu'il rendrait illusoire le meilleur des cantonnements.

Une autre question, plus grave encore s'il est possible, est celle des subsistances. La cavalerie trouvera-t-elle à vivre toujours dans des contrées le plus souvent évacuées ou sans ressources ? Et son ravitaillement par camions automobiles, dont on parle tant en France, dépend avant tout du bon vouloir de l'ennemi.

Mais qu'on subordonne l'activité de la cavalerie indépendante aux circonstances, comme nous le souhaitons, à un schéma, comme le veut le règlement — son organisation est de toutes façons défectueuse. La brigade à six escadrons est trop faible pour le combat ; beaucoup trop forte, en revanche, pour l'exploration, car il lui sera difficile avec ses neuf cents chevaux de tromper la vigilance de la cavalerie ennemie, et, si elle est attaquée, de remplir sa tâche. Aussi ne peut-on songer

un instant à pousser notre cavalerie par brigades devant le front. Elle serait constamment rabattue sur les premières lignes de notre infanterie, lui apportant chaque fois une bouffée de démoralisation, sinon la panique. Et s'il faut déchirer sur quelque point le rideau de cavalerie ennnemie, qu'on en charge plutôt un détachement mixte, composé surtout d'infanterie. A la faveur des ténèbres, il y parviendra sans doute et plus facilement que de la cavalerie à effectif égal. Pour nous qui devons ménager nos ressources, le détachement mixte sera toujours la façon la plus avantageuse d'explorer de vive force.

Mais le règlement prévoit le groupement occasionnel des brigades par deux, trois ou quatre.

Plusieurs essais de ce genre ont été tentés au cours de ces dernières années. Je crois, pour ma part, qu'on ne peut improviser une division de cavalerie. Il est indispensable qu'elle ait une tactique propre et y soit complètement rompue, de façon à ne pas chercher seulement des effets de surprise, mais à pouvoir agir contre toutes les armes et dans toutes les situations. L'extrême rapidité de ses mouvements compensera ses difficultés de défilement, que toute la routine et l'habileté souhaitables ne parviendront jamais à supprimer complètement. Enfin son combat doit être conduit à pied et à cheval, autant que possible simultanément, et il faudrait que ses tirailleurs fussent à même au besoin de débusquer l'infanterie ennemie de ses couverts.

Je reconnais que nous ne pouvons prétendre encore à ces résultats. Nos cavaliers ne sont ni exercés, ni armés pour les atteindre, et je doute qu'un commandant de brigade puisse, sans préparation, trouver en lui-même les ressources suffisantes pour conduire une division de cavalerie et en faire un instrument redoutable, plutôt qu'une masse encombrante.

L'histoire de la guerre nous montre les divisions de cavalerie allemandes, en 1870, jouant au début un rôle effacé ; perdant à tout moment le contact avec l'ennemi ; faisant en un mot assez piètre figure ; et cependant elles appartenaient à une armée dont on ne saurait placer trop haut le degré d'instruction, l'esprit d'offensive et l'entraînement. Les généraux de cavalerie allemands étaient-ils donc si inférieurs à leurs camarades des autres armes ? Cela ne peut être.

Mais s'ils étaient certainement de bons officiers de leur arme,

ils n'étaient pourtant pas les hommes supérieurs et rares qu'exigeait leur tâche. Le grand chef de cavalerie doit avoir la sagesse et l'habileté du parfait tacticien; mais ses meilleurs plans ne vaudront rien, s'il ne fait preuvre en les exécutant d'une hardiesse poussée, s'il le faut, jusqu'à la témérité.

Si le groupement de nos brigades en division s'impose, nous devons l'organiser sans plus tarder. En l'improvisant au dernier moment, nous risquons de le priver de deux conditions essentielles de succès: un chef expérimenté et une méthode de combat.

Aussi pense-t-on en haut lieu à former une division indépendante. Je vais essayer d'en imaginer la composition sans qu'on puisse voir dans mes conjectures la moindre tendance critique, puisque je n'ai aucun renseignement quelconque sur la réorganisation projetée. Mais auparavant, je voudrais dire quelques mots des exigences de l'exploration de détail, ce qui nous fixera sur les effectifs encore disponibles pour la cavalerie de combat.

Tous ceux qui ont eu l'occasion de faire ce service vous diront avec moi qu'il est matériellement impossible à une compagnie de guides de l'assurer. Cette unité, de la force d'un escadron, est allégée dès le début d'une trentaine d'hommes qu'on répartit comme ordonnances aux différents états-majors. L'emploi qu'ils en font est le plus souvent abusif. Ces guides servent surtout à galoper en lieu et place des adjudants et autres officiers, qui ne se dérangent qu'en cas d'urgence absolue, ou quand il ne reste plus personne sur qui se décharger de ce souci.

Il n'est pas étonnant que ce service d'ordonnances, ainsi compris, soit épuisant pour les chevaux. Le chef de compagnie doit remplacer, cela va sans dire, les éclopés qui lui reviennent et son effectif y passerait sans qu'il soit besoin pour cela du concours des balles.

Mais qu'on en abuse ou non, le chiffre de trente ordonnances pour toute une division n'est pas exagéré. Il est donc bien loin de ma pensée d'en conseiller la réduction. Quoiqu'il en soit, ce prélèvement ramène l'effectif utile de la compagnie de guides à 80 chevaux dès le premier jour. Encore ce chiffre est-il un maximum ne supposant ni malades, ni détachés. C'est à cette poignée de cavaliers qu'est confiée l'exploration de détail d'une

division ! Et comme les exigences de ce service sont multiples et se renouvellent sans cesse, il se vérifie constamment, et malgré la plus sévère prévoyance, que le chef de compagnie a épuisé ses ressources en quelques heures, et ne dispose plus de personne au moment peut-être où son effectif entier suffirait à peine à l'accomplissement de sa tâche. Vraiment dans de telles conditions son rôle est bien ingrat !

On ne saurait trop préconiser, pour faciliter l'exploration de détail, l'emploi des signaux optiques. Avec un code à la fois simple et clair, ils rendent d'indiscutables services. Dans bien des cas, ce mode presqu'instantané de transmettre les renseignements, sera la seule manière de les faire parvenir à temps.

Mais cette insuffisance de la cavalerie divisionnaire, qu'on constate à tout instant dans nos manœuvres, à quoi aboutirait-elle, les balles aidant, au cours d'une longue et dure campagne ? Sur ces nombreuses patrouilles et cette foule d'estafettes qui sillonneraient continuellement le terrain entre deux feux, quel déchet au soir d'un combat ! Sera-t-il possible de combler les vides ? On l'essaiera, sans doute, avec des hommes de landwehr montés sur des chevaux trop jeunes ou trop vieux ; peut-être encore sur des chevaux de réquisition. Je laisse de côté les recrues, formées depuis la mobilisation. Cette catégorie ne peut concerner la cavalerie, ou il faudrait supposer une campagne bien longue, ce qui ne rentre pas dans les probabilités. Mais les hommes de landwehr ne nous fourniront jamais qu'un remplacement exceptionnel. Les ressources de nos dépôts de chevaux seront fort limitées ; l'importation, impossible ; et l'armée tout entière puisera dans ces dépôts, ce qui réduira singulièrement la part de la cavalerie. Que celle-ci ne se fasse pas trop d'illusions, et se résigne à passer par profits et pertes celle de ses unités dont la guerre aura fondu les effectifs.

Il est bien évident, si l'on veut créer une cavalerie de combat, qu'il faut réserver, avant tout, les besoins de l'exploration divisionnaire.

On parle de grouper les troupes de campagne en six divisions combinées.

Mon idéal serait qu'on leur adjoignit à chacune un régiment de guides de trois compagnies. L'un des capitaines fournirait un jour les ordonnances nécessaires et resterait avec ses officiers et

le surplus de ses hommes à la disposition du divisionnaire. C'est lui qui organiserait le service des relais, et les états-majors, ô miracle, deviendraient aussi faciles à trouver qu'un clocher de village. Il recevrait les estafettes, démèlerait leurs renseignements et les classerait, tandis que son marchef veillerait au service intérieur.

Le divisionnaire et le chef d'état-major ne seraient plus continuellement harcelés par des flots de rapports, souvent les mêmes, parfois insignifiants ou inexacts, mais qui demandent cependant à être examinés toujours. D'autre part, leurs sous-ordres ne pourraient plus se permettre d'abuser des guides isolés, qui dépendraient enfin d'une instance responsable chargée de les recueillir et de les rétablir, diminuant ainsi sensiblement le déchet journalier de l'unité à laquelle ils appartiennent. Enfin les officiers de cette compagnie fourniraient un précieux renfort à l'état-major de combat, et monteraient au besoin les patrouilles du dernier moment.

Ainsi tout serait prévu, tout serait organisé, et les suites des états-majors ne donneraient plus pendant l'action ces spectacles de désordre et de laisser-aller qui sont leur caractéristique aux manœuvres.

Mais que feraient pendant ce temps les deux autres unités? Sous les ordres de leur commandant de régiment, elles se chargeraient de l'exploration de détail, avec un effectif triple de celui dont dispose la compagnie de guides diminuée des ordonnances.

Ce que je craindrais plus que tout, c'est le régiment de guides à deux compagnies seulement.

Cette organisation là aurait le défaut capital de ne fournir encore qu'un effectif notoirement insuffisant. Ne comptons pas trop sur un adversaire apathique dont les rares mouvements seront d'une observation peu compliquée. Tablons, au contraire, sur un ennemi actif et entreprenant qui nous obligera, sous peine de catastrophes, à multiplier nos organes d'exploration.

Ce système aurait de plus le fâcheux inconvénient de provoquer un frottement continuel entre le commamdant de régiment et le chef d'escadron qui resterait seul sous ses ordres. Il est évident que l'un ou l'autre est tactiquement inutile et que leur collaboration serait néfaste. Et si cherchant une meilleure com-

binaison vous attachiez ee major au divisionnaire, ce serait le rabaisser au niveau d'un simple figurant.

Vous vous demandez sans doute si « Messieurs les guides » valent la peine qu'on s'occupe tant d'eux. Cette ironique épithète, qu'ils ne méritent plus de nos jours, traduit suffisamment le genre de sympathie qu'ils éveillent encore dans certains milieux.

Les guides, hélas, sont indispensables. Leur service, moins encore que la manœuvre d'une division indépendante, ne peut s'apprendre en un jour. La cavalerie divisionnaire a ceci de commun avec le facteur postal, qu'il lui faut l'habitude du métier pour opérer la distribution de ses nombreux messages. Je dirais même que la tâche des guides est autrement difficile encore, car leurs destinataires à eux ne font que changer d'adresse, et il faut qu'ils sachent les retrouver dans un terrain peut-être très vaste et difficile, où ils semblent parfois se cacher à plaisir.

Les dragons, pour leur instruction personnelle, sont appelés à se charger tous les quatre ans de ce service. Mais ils s'en tirent beaucoup moins bien. Ne comprenant que fort peu de choses au combat des trois armes, connaissant à peine les officiers qu'ils doivent renseigner, ils ne savent pas toujours où les les prendre, et s'égarent dans ce fouillis de troupes auquel ils sont insuffisamment habitués.

Puisse donc une organisation malheureuse ne pas enlever tout attrait à l'exploration de détail, en faisant aux majors de guides sinon déjà aux capitaines, une situation qui constituerait une véritable déchéance vis-à-vis des officiers de dragons du même grade! N'humilions pas une troupe d'élite en classant ses chefs dans une catégorie inférieure. L'esprit de corps est la force d'une armée. Gardons nous de l'étouffer pour une raison d'ordre aussi secondaire que la crainte, injustifiée d'ailleurs, de doter les divisions d'un peu trop de cavalerie !

Le régiment de guides à trois escadrons n'a même pas l'inconvénient que lui attribue ses adversaires de sacrifier *définitivement* à l'exploration de détail une cavalerie supérieure à ses besoins.

La concentration désignera clairement les divisions qui pourraient se passer momentanément de leur régiment de cavalerie. En effet, ce seront, en tous cas, les unités d'armée qui opéreraient dans

la montagne, et parfois aussi celles que le haut commandement aurait placées en seconde ligne. Il faudra le plus souvent, sans doute, pourvoir, malgré tout, à leur service d'ordonnance, mais un seul escadron y suffira toujours. Au contraire, les divisions qui se trouveront sur le front et dans un terrain à peu près praticable, n'auront jamais trop de guides pour leur sûreté.

Et maintenant, je vous demande d'examiner ce dilemme : renforcer d'un escadron, pris n'importe où, les divisions de première ligne, qui n'auraient que deux compagnies de guides — ou leur en donner trois réglementairement, mais leur en retrancher deux chaque fois que la situation l'indiquerait?

Je n'hésite pas à préférer la seconde solution, qui offre l'immense avantage de ne rien changer à la composition des régiments de guides nécessaires, et permet de donner immédiatement aux unités superflues une autre destination.

Les choses pourraient se passer de la façon suivante. Sitôt la concentration connue, le colonel de cavalerie, à l'état-major de l'armée, aurait à faire ses propositions pour le retrait éventuel de quelques unités de guides. Les hypothèses peuvent varier à l'infini, mais je suppose qu'ensuite de son appréciation de la situation, on ait retiré aux divisions trois commandants de régiments et six compagnies. Le plus ancien major en prendrait le commandement. Ce serait une réserve indiquée, où l'on pourrait puiser pour la formation de détachements mixtes et sans déchirer les grandes unités de la division de cavalerie.

Il va sans dire que ce mouvement serait une opération régulière et prévue de la concentration, et que si la nécessité se faisait sentir de réformer certains régiments de guides au cours des événements, une demande du divisionnaire à l'état-major de l'armée l'obtiendrait aussitôt, à moins qu'une tâche plus urgente encore absorbât à cet instant l'activité de toutes les unités détachées.

Nous penchons donc pour le régiment de guides à trois escadrons, qui permettrait seul à la cavalerie de combat de se désintéresser complètement du service de sûreté des divisions.

Cette organisation absorberait les huit compagnies de guides qui en sont actuellement chargées, les quatre compagnies de corps d'armée, qu'on porterait à l'effectif normal, et une des brigades de cavalerie. La division indépendante disposerait encore de 18 escadrons et de 4 compagnies de mitrailleurs. Ce

serait quelque chose, certainement ; mais je pense qu'il faudrait lui adjoindre certaines ressources pour la mettre à même d'attaquer en toutes circonstances et sans hésitation.

Je lui donnerais tout d'abord un bataillon cycliste qui la suivrait partout. Entièrement rompu à sa méthode de combat, il pourrait former avec ses cinq cents fusils et quelques éléments auxiliaires la griffe large et nerveuse qui fixerait l'ennemi sur son front et permettrait aux brigades lancées aux grandes allures, de manœuvrer avec des chances de succès. Inutile d'ajouter que cette répartition des troupes entre l'attaque frontale et la manœuvre varierait suivant les situations. Mieux vaudrait, je trouve, l'abandonner à l'instinct et au jugement du commandant de la division, que de créer un nouveau schéma, en cherchant à prévoir les différentes éventualités. Il faudrait pourtant innover sur un point. Le combat à pied ne peut plus avoir uniquement un caractère de surprise et de démonstration. Cherchant à amener la décision, il doit devenir nettement offensif comme celui de l'infanterie. Ce ne sera le plus souvent qu'en combinant les deux formes du combat de cavalerie, appliquées l'une et l'autre avec la dernière énergie, qu'on parviendra à désorienter la riposte de l'adversaire. Evidemment ce ne sera pas au premier essai, que ce mécanisme, qui exige du coup d'œil et une main exercée, pourra donner sa pleine mesure. Il faudra bien réfléchir avant de déclancher le précieux et irréparable appareil que sera la division de cavalerie ; mais l'ayant fait et tout étant combiné, le plus casse-cou des commandants ne sera pas le moins habile.

Cette combinaison méthodique du feu et de la charge ne diminuera pas, bien au contraire, l'esprit d'offensive. En multipliant, par cette double action, ses chances de succès, la cavalerie prendra confiance et gagnera en mordant. L'attaque simultanée à pied et à cheval, et menée à fond sous ces deux formes, lui donnera une réelle supériorité, et mettra à une rude épreuve les nerfs de l'adversaire le mieux préparé.

Certes, la charge est une sorte d'apothéose, mais son emploi inopportun ne sera jamais qu'une sanglante sottise. Elle reste possible, mais, tandis que l'importance du combat à pied ne fait que croître, la charge sera d'un usage beaucoup moins fréquent. C'est aux circonstances, mais à elles seules, de prescrire chaque fois la forme de l'attaque décisive.

En lui adjoignant un bataillon cycliste, je voudrais donc doter

la division de cavalerie d'un noyau de tirailleurs presque aussi mobiles que les dragons, mais d'une formation plus simple et moins coûteuse. On nous objectera qu'ils sont des troupes de la bonne saison, qu'une campagne d'hiver nous priverait de leurs services. Il faut distinguer, là, des estafettes d'états-majors les cyclistes combattants, les seuls cyclistes qui nous intéressent et pour qui l'objection est sans valeur. Ceux-ci pourraient suivre en chars à pont, dont l'aménagement supérieur serait préparé à l'avance et qu'on réquisitionnerait suivant l'époque de la mobilisation. 25 voitures à 4 chevaux, 50 dragons de landwehr et le bataillon pourrait soutenir encore fort utilement la cavalerie, quelles que soient les rigueurs de l'hiver. Encore ne sera-ce là qu'une mesure très passagère; la saison, pendant laquelle les cyclistes ne peuvent se servir de leurs machines étant relativement courte. C'est ce bataillon qui pourrait, règle générale, fournir les avant-postes, déchargeant ainsi la cavalerie du plus pénible de ses soucis.

Une autre unité, qu'il faudrait celle-là créer de toutes pièces, c'est une compagnie technique. Elle transporterait un matériel de télégraphe et de téléphone, des héliographes, des outils de sapeurs et des caisses de pionniers, plus complètes et plus fortement armées que celles de nos unités de cavalerie. Voici comment je m'imagine cette compagnie. Elle comprendrait trois sections : télégraphistes, sapeurs et mineurs. Ces sections se composeraient chacune de 8 voitures à deux roues d'un type analogue à celui des charrettes anglaises. On les attellerait à deux chevaux d'une manière très tendue, presque rigide. Chaque voiture formerait un grand caisson de matériel, fixé sur l'essieu, qui servirait de siège à 4 ou 6 hommes, assis dos à dos. Si ce type de véhicule pouvait être exécuté tel que je me le figure, il réaliserait l'attelage idéal, permettant à la compagnie de suivre la division de cavalerie dans tous les terrains.

C'est là une idée que j'expose sans l'avoir approfondie. L'équipement, l'instruction et la composition de cette troupe devraient faire l'objet d'une étude sérieuse. Il est fort possible d'ailleurs que sa création même ne soit pas jugée nécessaire par ceux qui sont chargés de réorganiser la cavalerie.

Et maintenant, je me permets de soulever une bien grave question, celle de l'artillerie volante. Qu'il soit utile, nécessaire même, de doter la division indépendante d'une ou deux batte-

ries à cheval, cela ne fait de doute pour personne. La tendance, qui souvent perce chez nous d'adjoindre à notre cavalerie un peu d'artillerie de campagne, faute de mieux, me prouve que la création de batteries, plus légères et plus mobiles, serait fort bien accueillie. Mais est-elle possible? On l'a contesté. Je pense, quant à moi, que le jour où on en décidera la formation, les difficultés seront à moitié vaincues déjà. Et je suis persuadé, qu'avec un peu de bon vouloir et en procédant par sélection, nous arriverions à créer sans trop de peine les batteries à cheval.

Il y aurait beaucoup à dire encore sur cette réorganisation de la cavalerie. Permettez-moi de vous signaler en terminant une réforme qui serait la conséquence inévitable de tout cela. Il s'agirait de mettre au point l'équipement et l'armement de nos cavaliers.

Réfléchissons tout d'abord à la situation critique des estafettes, traversant seules ou à deux, sous la seule protection de leur mauvais petit sabre, une zone sillonnée de cavalerie ennemie. Je voudrais qu'on les armât d'un pistolet automatique, dont elles apprendraient simplement le maniement et le démontage. A cheval qu'importe de bien viser ; on tire à bout portant et toujours au jugé. Je suis bien sûr que le jour où ils posséderont un pistolet à huit cartouches et un chargeur de réserve, le moral de ces isolés ne sera plus le même. Leur confiance doublera, et avec elle, leurs chances de succès.

D'autre part, le caractère offensif du combat à pied exigerait l'introduction d'une baïonnette aussi longue, mais aussi légère que possible. Il faudrait trouver de plus une coiffure moins incommode et mieux équilibrée que le képi actuel. J'espère vivement qu'on ne tardera pas à adopter le petit casque à cimier, autrement élégant et pratique, dont j'ai aperçu les modèles au cours de certains essais. Mais il faudrait surtout une autre chaussure à nos cavaliers. Leurs grosses et lourdes bottes ne contribueront jamais à leur entrain! Tout bien pesé, je pencherais pour l'introduction des houseaux français.

Je vous ai donné ces impressions un peu comme elles me venaient. En les écrivant, je voulais simplement soumettre au lecteur une solution toute personnelle et sans prétention, d'un thème brûlant d'actualité.

Je me suis inspiré surtout de trois principes :

1° Il faut à tout prix que nos divisions d'armée soient mises à même d'assurer en tout état de cause leur service spécial de renseignements.

2° Il ne sera pas toujours nécessaire, ni même opportun, de pousser devant le front toute notre cavalerie indépendante, sous prétexte d'augmenter sa puissance explorative.

3° En formant une division indépendante, capable de mener par elle-même, avec une ahurissante rapidité, le combat des trois armes ; et en l'employant non plus à une mission d'un caractère vague, mais à des buts précis et pour des besoins urgents, nous obtiendrions le maximum de rendement de notre cavalerie de combat.

Telle est ma manière de voir. Il peut s'en trouver de meilleures. Mais j'ose affirmer en terminant, qu'en cela comme en toute chose, une solution bien nationale, s'inspirant surtout de nos exigences et de nos moyens, sera préférable toujours à la plus heureuse imitation.

DIESBACH.